

Chap. III. Caractéristiques, pratiques et savoir-faire agricoles du Blé meunier et autres variétés anciennes locales

A la relecture des entretiens réalisés, j'ai été frappée par le foisonnement d'informations relatives aux techniques et outils entrant dans les pratiques culturelles anciennes. J'ai choisi de ne nommer ici que ceux et celles qui m'ont semblé pertinents pour comprendre les caractéristiques et savoir-faire agricoles qui sont relatés au sujet du Blé meunier, des touzelles et des saissettes.

1. Le terrain

A. Conditions pédo-climatiques et choix du terrain

Répandues dans tout le Sud-Est de la France, les touzelles, ont été sélectionnées et multipliées au fil des siècles pour leur accommodation aux conditions pédo-climatiques propres à cette zone géographique. Leur adaptation à celles-ci est une des caractéristiques agricoles les plus souvent explicitées par mes interlocuteurs. « Les touzelles sont des variétés typiquement méridionales, elles sont vraiment adaptées au Luberon et à la Provence, aux terrains secs, plutôt pauvres », me dit un agriculteur chez qui l'on cultive du Blé meunier et de la touzelle depuis plusieurs générations. « Ce sont des blés qui ne craignaient pas trop la sécheresse, c'est-à-dire qu'ils ont des pailles assez longues, et qui dit pailles longues dit racines longues, donc bien ancrées et donc moins sensibles à des années de sécheresse comme cette année par exemple », me précise-t-on encore. Le Blé meunier a d'ailleurs la réputation

de ne pas supporter l'humidité. « La moindre pluie, quand ils [les épis de Blé meunier] allaient mûrir et on avait vite la rouille », se souvient-on encore à Grambois.

J'ai pu remarquer que le vocabulaire employé rend compte d'une dichotomie entre sécheresse/pauvreté et humidité/richeesse du terrain. Dans le pourtour du Grand Luberon et surtout vers la Haute Provence, le sol est qualifié de « pauvre puisque argilo-calcaire et très sec ». Il est souvent opposé à celui du secteur de la Durance où les terres sont dites « plus riches » et « argilo-limoneuses ». Mais « richesse du terrain » n'implique pas une bonne production du Blé meunier puisqu'il y est dit « moins bien venir ». Il est notable que dans les entretiens on retrouve presque systématiquement l'information selon laquelle il se développe particulièrement mieux dans les terres les plus pauvres, et cela même par rapport à des variétés proches. A ce sujet, des comparaisons m'ont d'ailleurs été formulées dans plusieurs localités : « Il était cultivé dans les mauvaises terres, (...). C'est la différence qu'il y avait avec les saissettes et touzelles pour lesquelles on donnait de meilleures terres ».

En réalité, pour le Blé meunier, le choix du terrain est fonction d'une tendance à la verse. « Alors si vous le mettiez dans des bonnes terres, il faisait une tige très longue et hop, elle tombait. Une fois qu'il était versé, qu'il était par terre, il fallait le ramasser à la faux ou à la faucille. On le cultivait dans les mauvaises terres parce qu'il y restait tout petit »¹. Et un autre agriculteur d'ajouter : « Ils ont tous [touzelles et Blé meunier] des pailles hautes, fines, c'est pour ça qu'il faut les buter dans un terrain plutôt sec, plutôt propre, que dans les terres de la Durance qui sont plutôt fraîches, argileuses, là il y a un problème de verse ». Ce phénomène m'est systématiquement présenté au sujet des tuzelles et du meunier d'Apt comme l'une des caractéristiques agricoles les plus contraignantes, même si ses défenseurs aiment préciser que le second « ne se couche pas par terre, il plie comme un roseau »².

¹ Un paysan retraité de Bonnieux.

² On peut noter la remarque de G. Guillot, au sujet de la verse du Blé meunier : « Sa paille plie à hauteur du nœud, à 15-20 cm du sol. C'est assez amusant parce que quand ça verse, au lieu d'être tous couchés dans le même sens, comme si on avait brossé le champ, ça se couche en rond. Ça vous fait un peu comme des cheveux qui ont des épis. »

B. Travail de la terre

Il va de soi que le Blé meunier d'Apt était cultivé à une époque où l'agriculture n'a pas encore subi les transformations techniques qu'elle connaîtra après les années 1950. Dans la première moitié du XX^e siècle, le travail de la terre se faisait avec un ou deux socs et la herse tirés par des chevaux. Mon interlocuteur âgé de 97 ans rend même compte de procédés plus anciens : « Pour labourer, on avait un soc et deux bêtes. Mais j'en ai connu qui ne le faisaient qu'avec une bête. J'en ai connu qui faisaient tout « à bras » aussi : ils cultivaient la terre avec la pioche, avec la bêche et ils semaient là-dessus »³.

Le labour se faisait après les moissons : « Il fallait labourer la terre l'été, quand il faisait sec. (...). Parce que si vous labourez quand la terre est trop fraîche, le chiendent se développe facilement » m'explique-t-on. Et « on ne passait pas trente-six fois dans les champs parce qu'on travaillait avec les chevaux. On labourait, on passait un coup de herse et puis on semait le blé (...) ». Aujourd'hui, au GAEC Les Granges à Montfuron, pour préparer le sol à la culture du Blé meunier, « on passe systématiquement après la moisson un coup de disque, espérant des repousses après les orages d'été. Puis septembre/octobre, on composte, on repasse le disque et dans la foulée, on laboure ».

Enfin, si l'on en croit les façons culturales d'un agriculteur de Vachères, transmises par son père, la profondeur du labour semble avoir son importance : « Pour les tuzelles, c'est une façon culturelle traditionnelle, c'est-à-dire un labour superficiel au niveau de la profondeur ». Il semble que les contraintes techniques imposaient ce type de profondeur puisqu'à Bonnieux, on m'a confié qu'avec quatre chevaux attelés à une charrue, on creusait 15 cm.

³ Vers Grambois, la pioche que l'on utilisait pour les terres dures était appelée une « eissade ».

C. Enrichissement du sol

L'enrichissement de la terre – le fumier des animaux étant avant la seconde guerre le seul engrais – est systématiquement perçu chez les agriculteurs les plus âgés aussi bien que chez les plus jeunes comme un facteur favorisant tout particulièrement la verse du Blé meunier d'Apt. Et les réflexions à ce sujet vont bon train : « Si vous mettiez une bonne fumure dans la terre, vous aviez tout qui tombait » ; ou encore : « Le Blé meunier, c'est un blé qui n'est pas très gourmand, si on met trop d'éléments fertilisants, il risque de se coucher ».

Contre l'appauvrissement des sols, on pratiquait l'assolement. Les témoignages oraux se recoupent sur le fait que l'on semait surtout la luzerne et le sainfoin pour l'apport en azote utile au développement des blés, toutes variétés confondues. Mais d'autres cultures pouvaient être également réalisées comme on me le précise en pays d'Aigues : « On faisait ça sur des melons, sur les luzernes, sur les sainfoins, sur la vesce aussi, ça pousse très bien. Et puis on faisait ce qu'on appelle un « mesclage » ; c'était l'avoine et les vesces pour donner aux chevaux ».

L'enquête agricole du département de Vaucluse de 1868 rend compte pour le XIX^e siècle d'une pratique d'assolement biennal avec une année de jachère : « Il y a une quarantaine d'années, les terres dites de labour de première et de deuxième qualité étaient en général cultivées par assolement biennal, jachère et blé. (...) mais [ces dernières années] les jachères ont en grande partie disparu pour faire place à la garance, aux pommes de terre, au millet à balai et aux fourrages artificiels, particulièrement à la luzerne et au sainfoin »⁴. L'enquête agricole du département des Basses-Alpes de 1929 fait également état d'un système d'assolement biennal avec jachère pour la zone Banon/Revest-du-bion⁵. On retrouve ici encore l'alternance avec le sainfoin et les légumineuses⁶. J'ajoute ici qu'un témoin m'a assuré que sur le plateau d'Albion : « On laissait reposer la terre au moins quatre ou cinq ans. On y faisait du sainfoin, on le laissait trois ou quatre ans et puis après on semait le blé dessus ». Et en plusieurs endroits on me précise encore que « avant la guerre de 1939-45, c'était interdit de faire deux fois du blé au même endroit ».

⁴ Combes, 1868, p. 80.

⁵ Niquet, 1929, p. 13.

⁶ Sur le plateau d'Albion et jusque vers Caseneuve, les terres de culture du blé, servaient également, selon l'altitude, à la lavande ou au lavandin. « On se dépêchait de moissonner le blé pour commencer les lavandins. Et sur ces terres, avec le lavandin on était parti pour dix ans pendant lesquels on n'y faisait plus de blé » se souvient-on à Caseneuve.

Aujourd'hui, Gérard Guillot préconise pour le Blé meunier la pratique suivante : « On le met en tête d'assolement. C'est-à-dire après avoir fait des luzernes ou avoir reposé le champ pendant trois ans, là on met bien du compost et on sème une céréale qui a très faim, qui est très gourmande comme le Polonicum, voire le Florence Aurore. En seconde année, on ne met plus de compost et c'est là qu'on va mettre un Blé meunier d'Apt ; et en troisième année, on mettra une orge, une avoine ou quelque chose comme ça. (...). On a déjà fait des troisièmes années au Meunier d'Apt et il aime aussi. Voilà, il ne faut pas qu'il ait trop à manger ». Ainsi que le résume ce nouvel agriculteur de variété ancienne, « il faut apprendre à semer le Blé meunier d'Apt dans des terres plutôt pauvres ; ça sert à rien de lui amener des tonnes de fumier ou de le semer sur un sol aux précédents culturaux trop riches ».

2. Les semences

A. Choix des semences

Je tenais ici à rendre compte d'une dimension qui ne concerne pas directement les touzelles mais plus largement le choix des blés de semence dans l'aire de culture ancienne du Meunier d'Apt. Il s'agit d'un procédé pratiqué de très longue date et décrit dans des ouvrages agricoles du XIX^e siècle. On peut lire par exemple dans le *Bulletin du Comice Agricole de l'arrondissement d'Apt* de 1872 : « Règle générale : il faut prendre la semence dans une contrée qui soit au nord de celle où l'on cultive, et s'assurer que le blé a été récolté en état de parfaite maturité. (...) Qu'il [le cultivateur] ne perde pas de vue seulement qu'à mérite égal les variétés les plus rustiques, les plus susceptibles de supporter les changements subits des grands froids aux dégels, sont celles qui offrent le plus de sécurité pour l'avenir des récoltes »⁷. J'ai retrouvé ce que préconise cette revue dans un entretien avec un boulanger retraité ayant exercé le métier d'agriculteur dans la région dignoise, il y a une quarantaine d'années : « Les anciens, mon père, disaient toujours que pour le blé il fallait aller le chercher

en haut pour le semer en bas et surtout pas le contraire ». Cet interlocuteur n'a pas su m'expliquer quelle(s) en étai(en)t la ou les raison(s), mais m'a confirmé qu'il s'agissait d'un savoir-faire bien connu dans toute la région. Un agriculteur de Grambois m'a, lui, affirmé qu'il s'agissait du contraire : « Mon père m'avait dit qu'il ne fallait jamais chercher ses semences dans les régions d'en haut. Il fallait les prendre en bas pour les monter, mais pas les descendre. Je m'en rappelle encore quand il m'avait dit ça »⁸.

Toujours est-il que la première version semble avoir plutôt été pratiquée dans le pourtour du Luberon, c'est du moins ce que laissent entendre plusieurs *Bulletins mensuels de l'Union des Syndicats Agricoles des Alpes de Provence et du Syndicat Agricole Vauclusien*⁹, dans une partie consacrée aux « blés de semence » dont j'ai déjà cité un extrait : « Chacun sait qu'il faut toujours prendre ses semences en dehors des localités où s'en fera la culture, et de préférence dans les régions où une seule variété de blé est cultivée, et où les conditions climatériques et le sol seront plus mauvais, afin que le blé d'origine robuste profite des conditions meilleures dans lesquelles il sera placé. C'est là un point de physiologie acquis depuis longtemps. C'est pour cela que la plaine va chercher ses blés de semence dans la montagne, etc., ce qui a donné aux plateaux élevés de Vaucluse, et surtout ceux adossés au Luberon, presque le monopôle de ces fournitures. Là, en effet, se trouvent réunis un climat rude et variable et un sol maigre qui donnent à la plante toute la robusticité voulue. La ville de Pertuis est le centre d'expédition de blés de cette région (Tuzelle de Pertuis) ».

Par ailleurs, dans les entretiens, je relève de manière systématique que les anciens avaient l'habitude, quelle que soit la variété, de multiplier leur propre semence d'une année sur l'autre. « Quand on avait un morceau où le grain était beau, on le gardait pour la semence d'après ». C'est ainsi que certains agriculteurs ont conservé des variétés anciennes telles que des tuzelles qui leur venaient de leur père¹⁰. L'un d'entre eux affirme d'ailleurs, et cela également au sujet du Blé meunier, que « se sont des semences qui ne dégèrent pratiquement pas ».

Enfin, il me faut ajouter qu'aujourd'hui, un cultivateur spécialisé dans les variétés anciennes préconise de faire des mélanges de variétés dans la perspective d'obtenir une récolte toute prête pour faire des farines composées. Il semblerait que cette pratique ait été

⁷ Comice Agricole de l'arrondissement d'Apt, 1872, p. 251.

⁸ Marie-France Lagarde et Philippe Marchenay font état d'observations de cet ordre dans leur travail sur le PNR des Ecrins (Lagarde, Marchenay, 1985). Par exemple Saint Paul sur Ubaye allait chercher ses semences à Ceillac dans le Queyras.

⁹ Union des Syndicats agricoles des Alpes de Provence et du Syndicat Agricole Vauclusien, juillet 1896, août 1896, août 1897, p. 4.

¹⁰ Ces paysans restent tout de même très rares dans la région.

valorisée par les agronomes, mais pas pour les mêmes raisons¹¹. Je ne retrouve par contre pas d'éléments sur ce sujet dans les pratiques locales anciennes.

B. Maladies et traitements des semences

Trois maladies cryptogamiques m'ont été citées au sujet du Blé meunier d'Apt. J'ai déjà parlé de la rouille qui est favorisée par un excès d'humidité (pluie ou arrosage). « Quand les blés attrapaient la rouille, ça faisait de la poussière couleur rouille sur les feuilles. Et quand vous moissonniez, on aurait dit que vous travailliez dans de l'ocre. Ça séchait le blé et la récolte ne valait rien », m'a-t-on dit en Pays d'Aigues.

On me parle également du charbon. « Pour le charbon, on traitait la semence avec du cuivre que l'on mélangeait à de l'eau. Et puis après on mouillait bien les blés avec cette mixture, on les tournait pour qu'il y en ait bien de partout ; on les laissait sécher et on les semait ». « Le cuivre, il faut le préparer au moins un jour avant pour qu'il sèche un peu. (...). Mais on n'en met pas beaucoup. On faisait ça avec un petit balai ; on l'envoyait sur la terre et on tournait après avec une pelle en bois pour bien le mélanger ».

La troisième maladie m'a été citée par des agriculteurs aujourd'hui spécialisés dans la culture de variétés anciennes et non par les anciens qui n'y font jamais allusion ; il s'agit de la carie. « La carie, c'est un champignon qui rend les grains noirs, qui fait beaucoup de poussière au moment du battage et qui a une odeur de poisson un peu avarié ». Car parmi ces paysans, nombreux sont ceux dont la production de Blé meunier a été touchée par ce champignon ; beaucoup pensent que la contamination viendrait de la semence de leur fournisseur, d'autres l'expliquent par des conditions climatiques défavorables, d'autres encore par un mauvais choix du terrain. Pour lutter contre lui, plusieurs disent avoir procédé de la manière suivante :

¹¹ C.-C. Mathon a réuni quelques extraits à ce propos (Mathon, 1985, p. 13) : « C'est un fait bien établi par de nombreux essais, que le mélange de deux variétés distinctes de Blé donne presque constamment un rendement en grain plus considérable que celui qu'on aurait obtenu de l'une ou de l'autre de ces variétés cultivées seules... pratiques conseillées par beaucoup d'agriculteurs expérimentés et que nous croyons en effet très recommandable » (Vilmorin-Andrieux, 1880, p. 167). « Cette pratique (faire des mélanges) est des plus heureuse et assure toujours un rendement accru lorsqu'on associe des variétés bien adaptées à la localité » (Berthault, 1912, p. 109). « On a constaté qu'en mélangeant deux ou plusieurs variétés on obtient un rendement moyen supérieur à la moyenne des rendements de chacune des variétés cultivées séparément » (Ratineau, J., 1945, *Les céréales*, Paris, Flammarion, p. 103).

« Il faut nettoyer la semence à l'eau, la sécher et avant de la semer, la traiter à la bouillie bordelaise ou au sulfate de cuivre ».

Mais si des cultivateurs modernes de vieilles variétés récemment intéressés par le Blé meunier disent de lui qu'il est facilement sujet aux maladies, et particulièrement à la carie, ces propos sont très peu présents dans le discours des anciens. Certains d'entre eux racontent même que le Blé meunier n'avait pas de problème de maladie. L'un des rares jeunes agriculteurs ayant perpétué des savoir-faire et conservé de vieilles variétés héritées de son père ne pense d'ailleurs pas que celles-ci soient plus sensibles que les variétés modernes.

Enfin, j'ai relevé un cas de touzelles charançonnées à Vachères il y a une dizaine d'années. Il s'agirait d' « un petit papillon qui fait des œufs et qui se développe surtout l'été avec la chaleur »¹². Son propriétaire qui travaille en agriculture biologique avait fait subir à ses semences un traitement au soufre et aux huiles essentielles avant de s'en débarrasser.

C. Ensemencement

Le Blé meunier d'Apt, comme les autres touzelles et saissettes attestées dans la région, se sème à l'automne (on dit de lui que c'est un « blé d'automne »). « Le Meunier, c'est une variété à cycle long ; on le sème de bonne heure et le récolte assez tard, enfin, assez tard, ce n'est pas exactement ça, l'épiaison¹³ se fait un petit peu plus tard que le reste ». En réalité la période d'emblavement dépend de la zone géographique dans laquelle on travaille. A Cucuron, on m'explique que les semis doivent être terminés vers le 8 ou le 10 novembre. « Et là, comme ça a un peu changé le climat, on peut semer plus tard. (...). Mais enfin les blés ils ne craignent pas trop le froid ici. Même dans les Basses-Alpes, je ne pense pas qu'il y ait de problèmes. Dans les Hautes-Alpes, un peu plus haut, il se peut qu'à la limite de culture du blé, ce soit un peu plus juste », a-t-on ajouté. Vers Goult, il est dit qu'« on le semait quinze jours avant la Toussaint et quinze jours après. On avait un mois pour semer ». A Caseneuve, « les anciens disaient que la semaine avant la Toussaint et la semaine d'après étaient les meilleures pour semer ». Enfin, sur le plateau d'Albion, il semble que l'ensemencement des blés débutait

¹² Selon Pierre Lieutaghi, le charançon n'est pas une maladie du blé sur pied, mais des grains en conservation.

¹³ « L'épiaison correspond au temps d'éclosion de chaque épi hors de sa gaine. Peu de temps après, des étamines apparaissent hors des épillets. C'est le stade de la floraison, la croissance des tiges est achevée » (Musée de Salagon, 1983, p. 2).

plus tôt : « On semait de bonne heure à l'époque, fin septembre », se souvient un ancien agriculteur de Saint-Trinit.

Le Blé meunier a fait partie de ces céréales que l'on semait encore à la main¹⁴, puis on enterrait les semis avec une herse tirée par des chevaux. Aujourd'hui, on sème avec des semoirs. Je retrouve environ la même indication quant à la quantité de Blé meunier qu'il fallait pour semer un hectare de terrain : entre 160 et 180 kilos. Ses semis sortent, comme beaucoup d'autres variétés, avant l'hiver, début décembre, et les épis sont visibles au mois de mai.

3. La récolte

A. Les moissons

La récolte du blé débutait et débute semble-t-il toujours environ vers le 14 juillet sur le plateau d'Albion, alors qu'à cette période elle va sur sa fin dans le pourtour du Grand Luberon vaclusien. A l'époque de la culture ancienne du Blé meunier d'Apt, les pratiques de moissonnage sont bien entendu différentes de celles d'aujourd'hui ; le monde paysan n'a pas encore subi l'emprise du machinisme qu'il connaîtra dans les années 1950. Mon interlocuteur âgé de 97 ans se souvient que lorsqu'il avait une vingtaine d'années, notre blé – le seul semé alors dans les environs du Castellet – se coupait à la faux, et qu'avant lui son grand-père se servait de la faucille¹⁵. Après cela, « on ramassait le blé qui était coupé, on en faisait des gerbes, (...) que l'on attachait avec une poignée de paille qui faisait peut-être quinze épis de

¹⁴ Certains m'ont décrit leur technique d'ensemencement à la main ; aucune n'est bien entendu spécifique au Meunier d'Apt. J'ai relevé l'explication qui m'en a été fournie par un agriculteur de Caseneuve : « Six pas et on mettait un jalon, pareil de l'autre côté. Et on visait le jalon et on envoyait les semences. (...). Dans le village, tout le monde savait qui semait le mieux, parce que quand le blé sortait, qu'il avait quelques centimètres, il se voyait bien à l'œil nu. (...). Moi mon but c'était d'allonger, d'envoyer loin pour dépasser les six mètres, que ça emprunte sur celui d'à côté ; parce que si vous n'allez qu'à cinq mètres en balançant le grain, il y a un mètre où il y en a beaucoup moins. Là ce n'est pas beau, ça se voit de loin. Alors les paysans d'à côté disent : « A sen va séla », ça veut dire qu'on a tout mis dans les trois mètres qui étaient en face du jalon et qu'il y avait encore un mètre ou un peu plus où il n'y avait rien ».

¹⁵ Pierre Martel atteste qu'en Haute Provence la faucille s'est utilisée encore tard, jusqu'à la guerre de 1914 (Martel, 1983, p. 24).

blé ». Entre les deux guerres, c'est-à-dire sur la fin de la culture du Meunier d'Apt, apparaissent successivement la faucheuse, la moissonneuse javeleuse, la lieuse¹⁶ – tirée d'abord par des chevaux puis, plus tard, par un tracteur –, et enfin la batteuse¹⁷. Je n'entrerai pas dans les nombreux détails techniques qu'implique l'utilisation de ces machines agricoles et renvoie ici le lecteur au tome II des *Blés de l'été*¹⁸ dans lequel Pierre Martel fait de très bonnes descriptions des moissonneuses et autres outils utilisés en Haute Provence à cet effet (on peut y trouver des références également sur le pays d'Apt).

Toujours est-il que le travail de la lieuse, engin auquel les personnes interrogées dans le cadre de cette étude font souvent référence, était combiné à l'usage de la faux. « Autour du champ, pour passer avec la lieuse, on faisait un premier passage à la faux pour que les chevaux ne piétinent pas le blé ». La coupe des blés à la main étant donc encore pratiquée, plusieurs d'entre eux se souviennent de la qualité des pailles en fonction des variétés moissonnées. C'est le cas par exemple de ce paysan de Vachères : « [à propos des Touzelles et Blé meunier], comme on utilisait beaucoup la faux, les pailles de ces blés étaient plus faciles à couper. Les saissettes¹⁹, elles avaient une paille dure ; pour les couper à la faux, c'était plus dur. Mais le Blé meunier avait la paille la plus souple ».

En outre, la tendance à la verse est une caractéristique du Blé meunier qui le rend parfois incompatible aux yeux de certains avec des engins agricoles de plus en plus sophistiqués. « Quand le Blé meunier se couchait, les machines n'allaient pas commode là-dedans. Alors il y avait bien les rabatteurs [de la moissonneuse] pour faire venir les épis, mais quand ils étaient couchés comme ça, les rabatteurs n'arrivaient pas à les prendre. Alors il fallait que quelqu'un passe avec une fourche et les relève. C'était compliqué ! », raconte par exemple cet ancien de Grambois. Pourtant certains des jeunes agriculteurs qui cultivent aujourd'hui du Blé meunier jugent que, même versé, il se récolte sans problème avec une moissonneuse.

Enfin, j'ai recueilli dans les entretiens un ensemble d'appréciations divergentes quant à la résistance du grain de Blé meunier d'Apt aux secousses et au vent. « On le récoltait de préférence pas tout à fait mûr. Parce que s'il était bien mûr, en moissonnant, on le secouait et les grains tombaient déjà. Et puis on en faisait des gerbes, ce qu'on appelait des gerberons, c'était des petites meules, et on le laissait mûrir, on le laissait sécher. Le grain, comme la paille, était encore vert et il continuait à grossir là-dedans. Tant que tout ce qui était dans la

¹⁶ A Vachères on me dit avoir utilisé la lieuse jusqu'en 1964.

¹⁷ J'ai noté qu'à ce sujet, certains m'ont parlé d'une avance dans les Basses-Alpes par rapport au Vaucluse : « Dans les Basses-Alpes, de ce côté là, à Forcalquier, ils étaient beaucoup plus en avance qu'ici. Ils avaient toujours le matériel plus évolué par rapport à nous », m'a raconté un paysan vauclusien.

¹⁸ Martel, 1983

tige n'était pas épuisé, le grain grossissait, il mûrissait tranquillement. Et puis on l'amenait sur une aire, on le menait dans un gerbier et la batteuse venait battre le grain ». Et le même agriculteur d'ajouter plus tard : « On ne peut pas le récolter à la moissonneuse. Pour le récolter ça, il faut que le grain soit bien mûr ; et ces blés qu'on avait à l'époque, quand ils étaient bien mûrs, s'il y avait un coup de vent, le grain tombait ». Je retrouve ce type de remarque au sujet du Blé meunier dans le discours de plusieurs personnes âgées. Pourtant les plus jeunes ne semblent pas être du même avis. C'est le cas de cet agriculteur Vachérois qui avait conservé longtemps les semences de touzelles de son père à propos desquelles il indique que : « Ce sont des blés qui ne craignaient pas trop les secousses. Par contre, la Saissette 54, je sais que mon père l'avait abandonnée parce que le grain tombait beaucoup avec le mistral, ou pendant les moissons, quand on la portait sur l'épaule ». Pour Monsieur Guillot également : « Si on le [Blé meunier] laisse longtemps sur pied alors qu'il est mûr, il ne perd quasiment pas ses grains ; il faut vraiment attendre trois semaines après la maturation pour qu'il commence à perdre ses grains spontanément ».

Une remarque enfin concernant les blés barbus comme les saissettes. Ceux-ci étaient considérés comme inadaptés aux nouvelles machines pour la raison qui suit : « Le blé barbu restait toujours accroché, il restait toujours dix-quinze épis qui s'accrochaient dans le diviseur et la lieuse ne les liait pas. Alors il fallait les prendre à la main et les enfoncer dedans. Et puis à toutes les gerbes il fallait faire ça. Ça ne s'est pas fait longtemps parce que c'était embêtant ». Aujourd'hui, il semble que les moissonneuses se soient adaptées aux barbes de blés.

¹⁹ Il s'agit sûrement ici de la Saissette 54.

B. Dépiquage et nettoyage du grain

Pour le foulage du grain, je n'ai relevé aucune pratique spécifiquement liée au Blé meunier d'Apt ou autres touzelles. Beaucoup se souviennent qu'on utilisait le rouleau tiré par un cheval, dernier outil à dépiquer recensé par Elie-Marcel Gaillard en Haute Provence²⁰ avant l'arrivée de la motorisation. « On le faisait sur ce qu'on appelle l'aire, c'est une surface plane dont le sol a été préparé, durci, arrosé puis bien aplani ; il faut que ce soit très dur. Au milieu il y avait un poteau avec ce qu'on appelait un tourniquet, avec une corde. Et le cheval tournait autour, attaché à la corde en traînant derrière lui le rouleau de pierre. Au fur et à mesure que le cheval tournait, la corde s'enroulait sur le poteau et le rouleau avait tendance à se rapprocher du centre. Quand elle était au milieu, si le grain n'était pas assez décortiqué, on faisait encore une révolution. (...). Après ils enlevaient la paille à la fourche, tout le reste était amassé et ils passaient ce qu'on appelle le « ventail ». Ce ventilateur enlevait les grosses pailles et le grain était nettoyé comme ça²¹ », se souvient ce jeune agriculteur de Cucuron. Cette dernière étape de nettoyage du grain sur l'aire disparaît avec la création, juste avant la seconde guerre, des coopératives agricoles de grain qui se chargeront dès lors de l'opération. Et puis l'arrivée des moissonneuses batteuses remplacera l'usage du rouleau²².

Enfin, je me dois de préciser également que je n'ai pas non plus relevé d'appréciation particulière du grain du Meunier d'Apt quant à son dépiquage, si ce n'est celle de Gérard Guillot qui estime qu'« il se bat bien, le grain ne casse pas ou quasiment pas au battage ».

²⁰ Gaillard, 1997, p. 50.

²¹ A Goult on m'a précisé qu'on parlait de « ponsier » en patois pour signifier la poussière et les déchets dus aux épis.

²² « J'ai encore connu la batteuse qui tournait avec une locomotive à bois ; je devais avoir six ou sept ans. (...) C'était la locomotive qui faisait tourner la batteuse avec des courroies. Après ils y ont mis des tracteurs. (...) Au début il n'y avait que la batteuse et puis après ils ont mis la presse. Alors d'un côté il sortait le grain, et de l'autre les balles. (...) Il y avait une quinzaine de personnes autour de la batteuse. Il y en avait deux qui portaient les balles, deux qui les divisaient et les attachaient avec les fils de fer. Après il y en avait quatre sur les gerbiers pour envoyer les gerbes, il y en avait un qui les recevait et un autre qui, on appelait ça « engrainait », c'est-à-dire qu'il les réceptionnait sur le bras. Après il y avait celui qui pesait le grain, celui qui s'occupait du matériel... on était quelques-uns là ! », se souvient mon principal interlocuteur de Grambois.

C. Le rendement

Dans les entretiens, j'ai pu repérer que le rendement pouvait s'exprimer de différentes manières ; mais aucune de ces expressions n'est vraiment spécifique au Blé meunier. En pays d'Aigues, et particulièrement à Grambois et à Pertuis, il m'a été dit qu'on parlait autrefois par exemple du rendement à l'« éminée »²³. Chez d'autres paysans, on disait plutôt que le blé « faisait le 2 ou le 3 » dans les mauvaises terres et « le 12 » dans les meilleures terres quand il ne versait pas, ce qui signifie que pour un kilo de blé semé, on récoltait 12 kilos. Certains parlent encore de « poids spécifique » qui exprime « le rendement du grain en farine ». Aujourd'hui, on parle plus volontiers en quintaux/hectares ; dans ce cas, nombreux s'accordent environ sur une moyenne de 20 quintaux/hectare, (entre 15 et 25) pour les touzelles et le Blé meunier. « A 30 quintaux, le Blé meunier, c'est qu'il est couché, même avant ! » précise un agriculteur de Cucuron. A Montfuron, pour une année de sécheresse comme celle de 2006, on me précise qu'il réussirait à donner 30 quintaux/hectare. Enfin beaucoup s'expriment également en tonnes à l'hectare ; je retrouve le chiffre de 2,5 tonnes à l'hectare sur le plateau d'Albion, avant l'enrichissement du sol par les boues²⁴ et de 3 à 4 tonnes l'hectare plus bas vers Apt et Goult.

Les appréciations sur le rendement du Blé meunier diffèrent selon les critères de comparaison employés par les personnes interrogées. Si l'on s'en tient à celle qui est souvent faite entre variété ancienne et variété moderne, notre cultivar se voit là rangé au banc des moins productives, dites à « mauvais rendement ». Mais si la comparaison est faite par rapport aux autres variétés anciennes ayant cours à son époque, le Blé meunier est réputé pour donner de bonnes récoltes. Dans le canton de Banon on m'a assuré que le Blé meunier avait un très bon poids spécifique par rapport à d'autres variétés.

Si l'on en croit la comparaison faite entre les entretiens, il apparaît que le rendement du Blé meunier d'Apt ne varie pas spécifiquement en fonction des localités ; ce phénomène peut s'expliquer par le fait qu'on lui consacre des terres similaires : les plus pauvres. Il semble pourtant que dans leur discours, certains estiment que des villages étaient plus réputées que

²³ « L'« éminée », c'est une surface ; aujourd'hui on parlerait plutôt en ares ou en hectares. Et selon les villages, il faut neuf « éminées » à l'hectare, il y a un autre endroit, il en faut douze. Vous comprenez, ce n'est pas une mesure régulière », m'a expliqué un cultivateur de Grambois. Pierre Lieutaghi m'a précisé à ce propos que dans l'Antiquité l'« hemina » était une mesure grecque de capacité, employée par les agronomes latins comme Caton l'Ancien, par exemple, au III^e siècle avant notre ère (De Agri Cultura, 57).

²⁴ L'épandage récent de boues vers le Revest-du-Bion aurait largement accru le rendement des différentes cultures.

d'autres pour leur rendement en blé ; il est par exemple dit meilleur à Grambois et à Pertuis qu'à la Tour d'Aigues ou à la Bastide-des-Jourdans.

Pour terminer, il m'a semblé intéressant de faire part au lecteur d'une information émise par C. Mesliand qui remarque une hausse du rendement des blés de Vaucluse dans la seconde moitié du XIX^e siècle : « Les renseignements font défaut (...), mais il est possible que la hausse du rendement s'explique partiellement par une semence plus généreuse en même temps que sélectionnée »²⁵. En revanche, il semble bien difficile de savoir si le Blé meunier est concerné par cette observation.

Après avoir exposé les discours sur les caractéristiques et les pratiques agricoles, je propose de faire un état des lieux de ceux qui intéressent les usages du Blé meunier.

²⁵ Mesliand, 1989, p. 165.

